

HOMMAGE à KOYO

J'ai connu Koyo, vers le milieu des années 90, aux siècle et millénaire derniers des bonnes adresses du Passé, qui, plus il est simple, plus il est durable dans l'obligation du devoir de mémoire cristallisant la Nature dans nos états d'âme.

J'avais besoin d'une telle entame et envolée par ce qu'il ne s'agit, ici, d'avoir pour propos la tenue d'une rubrique nécrologique.

Il s'agit juste de témoigner de relations avec des personnes de culture, dans cet univers impitoyable et pitoyable -à la fois- qui voudrait gangréner, jusqu'à la lie, les héroïques hérauts fondamentalement au service de la Culture Noire, dont colonialisme et néocolonialisme voudraient constamment sonner l'hallali.

Bien sûr, nul n'est immortel, et, les cimetières sont remplis de personnes qui se pensaient indispensables et non insipides.

C'était donc mi 90'. Douala ? Je crois. S'ennuyait-elle, déjà, en Suisse, pour ressentir cet « appel », non de la forêt, mais de la Terre Mère Afrika ?

Il s'agissait d'un numéro spécial de The D.U. Mag, Zurich, sur le monde contemporain culturel africain.

Il s'agissait d'un article -de l'humble auteur de ces lignes- biographie d'Alioune Diop, fondateur de Présence Africaine. À part le numéro spécial de témoignages qui suivit son décès, paru à Présence Africaine, il n'y avait jamais eu, auparavant, d'approche biographique sur Alioune Diop.

Il s'agissait juste de sa traduction, du français en allemand, où je fus rémunéré, mémorable, comme « ja-ja », en France ou au Cameroun.

Puis il y avait eu ce projet de bibliothèque itinérante, projet auquel elle voulait se vouer, avouant qu'elle voulait l'initier au Cameroun, sa terre natale. Je ne l'ai pas suivie sur ce projet. Alors, elle alla l'initier à Dakar.

Puis, de fil-en aiguille, au fur et à mesure de nos conversations, elle devint Ariane voulant combattre le tempo de ces minotaures qui maintenait la Culture Africaine dans le labyrinthe du sous-développement.

Comme pour Dominique Malaquais, lesdites conversations débouchèrent et aboutirent à la peinture (et la sculpture), comme fil conducteur salvateur et galvaniseur.

Plus que la musique, dévoyée dans la charnelité de clips clin-d 'œil corporel aguichant tape-à-l'œil, mais rentable.

Plus que le cinéma, dont l'obscurité noircit les écrans du monde de son absence africaine.

Plus que la littérature, engoncée en des clichés surannés pour ne pas perpétuer Négritude,

Panafricanisme et Black Consciousness, revisités au goût du jour par de nouveaux paradigmes aspirateurs de ces idéologies vraies et avérées.

Alors elle y mit toute sa douceur, toute sa candeur, toute son humilité, toute sa rigueur dans cette noble et belle profession de foi galvaudée par tant d'amateurs, bourreaux de la Culture Africaine, se déversant de par le Monde.

La dernière fois que j'ai vu Koyo, à Douala toujours, c'était au décès de ma très chère grande sœur Suzanne, qui l'avait prise sous son aile comme une grande sœur le fait pour une petite soeur.

Wala bwam Koyo!